

BELGIQUE

Bruxelles. — Le Théâtre de la Monnaie vient de représenter le drame lyrique inédit de M. Armand Marsick, l'*Anneau nuptial*, dont je vous avais annoncé naguère l'apparition. Le livret a été tiré d'un roman italien de M. Ugo Fleres, inspiré lui-même d'une légende du *Gesta Romanorum*, qui avait inspiré déjà, il y a juste quatre-vingt-dix ans, à Prosper Mérimée, ce petit chef-d'œuvre, la *Vénus d'Ille*. Mais les deux histoires sont totalement différentes; Prosper Mérimée avait placé l'action en pleine réalité; M. Hugo Fleres lui a conservé son caractère de légende. La scène se passe à Rome, au ^{ve} siècle de l'ère chrétienne. Aurelius vient d'épouser Lydia. Pendant la fête qui suit le mariage, il aperçoit une statue de Vénus ornant le palais où s'est déroulée la cérémonie, et il ne peut s'empêcher de l'admirer, en dépit du blâme que l'évêque de Rome profère à l'égard de cette présence impie. L'exaltation d'Aurelius est si vive qu'il passe son anneau nuptial au doigt de la statue. Ce geste aimable a pour effet d'animer le marbre, qui, ayant pris vie tout à coup, tombe, en chair et en os, dans les bras de son imprudent admirateur. La lutte qui se livre dans le cœur de celui-ci entre l'amour de sa jeune épouse et l'empire qu'exerce sur ses sens la séduisante déesse, fait le sujet du drame. La funeste passion de l'heureuse victime est combattue en vain par la famille éplorée de l'épouse et, naturellement, par l'épouse elle-même, renforcée de l'évêque, qui voit avec terreur son autorité méconnue et l'Enfer aux prises avec le Ciel. Finalement, l'infidèle mari meurt dans une suprême étreinte de la Vénus redevenue statue; et, malgré les consolantes paroles adressées par le pontife à la jeune mariée, trop peu mariée, il nous semble bien que ce soit l'Enfer, ou, si vous préférez, la Volupté, qui remporte définitivement la victoire.

Ce sujet n'était guère facile à réaliser scéniquement, cela se conçoit; il faut au public beaucoup de complaisance pour qu'il admette la possibilité d'une statue qui s'anime et qui parle. Sous la forme de l'oratorio on aurait pu exciter plus avantageusement notre imagination. Mais la Monnaie a fait tout ce qu'elle pouvait pour nous faire accepter tout de même cette invraisemblance; et elle n'a pas été loin d'y réussir. La musique de M. Marsick a fait le reste; elle a donné à cette histoire symbolique et, au fond, combien humaine, l'expression de lyrisme par quoi elle pouvait vivre. Le talent de M. Marsick s'était manifesté, dans tout ce qu'il a écrit jusqu'à ce jour, par son charme mélodique, son élégance de forme et une abondance d'effusions lyriques qui le disposaient à traiter avec bonheur un pareil thème, tout de poésie, et à l'envelopper d'une riche et savoureuse matière symphonique. Hostile à toute audace désordonnée, mais ne reniant pas ce que les meilleures trouvailles de la musique moderne pouvaient lui apporter d'intéressant, sa partition reste toujours claire, vivante, expressive, sans banalité, et très théâtrale. Elle l'est dans le chant comme dans la symphonie. Les voix ne sont pas moins habilement écrites que ne l'est l'instrumentation. Et le grand ensemble choral qui termine l'œuvre est assurément une des pages les plus remarquables que nous connaissions au théâtre.

Le succès de l'*Anneau nuptial* a été, en somme, surtout pour le compositeur, en partage avec l'orchestre de M. Bastin, souple et coloré, et M^{me} Andry, une très agréable Vénus. Le reste était simplement consciencieux.

— Le Conservatoire nous a donné, pour son cinquième concert, le troisième acte du *Crépuscule des Dieux*. Interprétation admirable. M^{lle} Bunlet a remporté dans le rôle de Brunehilde un véritable triomphe, que lui ont valu son incomparable sensibilité et sa voix superbe. M. Frantz n'a pas été moins acclamé, ainsi que l'orchestre de M. Defauw et les charmantes filles du Rhin, M^{lles} Ruhlmann, Orens et Lensseus.

Lucien SOLVAY.

LA MUSIQUE FRANÇAISE

Cette fois, c'est l'opinion de M. Paul Dukas, l'auteur de *l'Apprenti sorcier*, de *la Péri* et d'*Ariane et Barbe-Bleue*, que nous apporte notre confrère *Comœdia* :

« D'abord — nous dit-il — pourquoi parler de la musique française? La musique, à elle seule, forme un pays qui a sa langue propre — ou du moins qui l'avait. Allemande, française, italienne, russe, elle était toujours la musique, avec, seulement, certaines particularités pour chacun de ces cantons européens.

» Elle s'est développée suivant un ordre régulier depuis le seizième siècle jusqu'à Claude Debussy. Puis, brusquement, une coupure s'est produite. Nous traversons une période de crise, due à ce que les questions techniques ont prédominé dans l'esprit des producteurs et des critiques. Les problèmes de la grammaire et de la syntaxe ont pris à leurs yeux une importance capitale et le public, stimulé par eux, a cru nécessaire de se passionner pour ces arcanes, sans y rien comprendre.

» Autrefois, les tendances étaient différentes, mais la langue restait la même. Notre époque, au contraire, est celle du babélisme musical; on a créé des langues particulières, alors que seul l'esprit devrait prédominer; ceux-ci veulent une langue traditionnelle; ceux-là une langue affranchie de toutes les règles du passé et la principale contestation est là. Il s'est ainsi formé, dans l'État musical, de véritables petits groupements politiques qui agissent à la manière des groupes politiques ordinaires, et cela n'est pas pour plaire aux vrais musiciens.

» Autrefois, ces créateurs qui parlaient la même langue, étaient tous différents; aujourd'hui, avec cette disparité d'idiomes, ils sont monotones.

» Ils prétendent faire un art avec tout ce que leurs aînés s'interdisaient, constituer un nouveau code qui permettrait tout ce qui était défendu. Cette tendance, d'ailleurs, ne s'applique pas seulement à la musique, mais à tout le mouvement artistique contemporain. C'est ce qu'un littérateur de mes amis appelait l'application de *l'ignorance acquise*.

» La production musicale subit l'influence de notre époque. Dans notre société moderne, l'individu est noyé; autrefois, il trouvait sa place dans une société où chaque homme avait la sienne, bien déterminée.

» Aujourd'hui, chacun veut conserver sa personnalité et s'imposer à la généralité; chacun veut être un « as »; autrefois, ni Schumann, ni Wagner, ni Beethoven ne cherchaient à être des « as » : ils cherchaient à écrire de la belle musique et rien de plus.

» Puis, nous vivons dans une cité qui est devenue un confluent; tout s'y déverse : éléments étrangers, influences parties de tous les coins du monde, sensibilités ethniques, tout se confond, tout se mêle; nous sommes au paroxysme de l'hétérogénéité; aucune unité n'apparaît; aucun mouvement ne se dessine dans ce tourbillon informe. L'arrivisme contemporain, la trépidation de la vie moderne agissent sur les fibres des artistes. A ce propos, il est curieux de constater que plus la vie est devenue confortable, plus l'art est devenu primitif, implacable, féroce; plus le monde s'est civilisé, plus l'art est retourné vers la barbarie.

» Ce qui caractérise notre époque — et là encore, je ne parle pas seulement de la musique — c'est le *déséquilibre qui existe entre les moyens d'expression et l'expression cherchée*; les premiers sont énormes, la seconde est nulle; la montagne accouche chaque fois d'une souris. *Ce manque d'appropriation des moyens au but* s'observe dans presque toute la production nouvelle; c'est la perte de ce sens si classique et si français de l'équilibre, de la mesure. Cet art-là se perd; souhaitons que le secret ne s'en oublie pas tout à fait et à jamais.

» Désireux de se faire connaître à tout prix et vite, les artistes ne savent plus que dire ni que faire; l'étrange et l'absurde leur paraissent les meilleurs moyens d'attirer sur eux l'attention de la foule; de nos jours — pour reproduire le mot de Degas — « l'admiration prend la forme de la panique. »

Mais M. Paul Dukas ne croit pas à la durée de ce désordre; on reviendra vers la musicalité, vers la clarté. Un jour, les musiciens sentiront le fardeau de la liberté et ils réclameront eux-mêmes le retour à la discipline. « Les excès du symbolisme et du naturalisme ont ramené chez nous le goût de la forme classique, il en sera de la musique comme de la littérature. »

» L'art des classiques a toujours consisté à donner l'impression de la liberté dans la règle. »

Qui le comprendra? Qui le réalisera? Celui-là sera l'homme de génie qu'attend M. Vincent d'Indy et que M. Paul Dukas attend avec lui.

M. Paul Dukas ne croit pas non plus à la mort du sentiment et de la sensibilité : ce n'est là qu'une attitude.

D'ailleurs, l'enseignement de la musique, s'il n'est pas encore assez répandu, prépare néanmoins à cet homme de génie un auditoire prêt à le comprendre. « En France, estime M. Paul Dukas, on est beaucoup plus musicien qu'on ne le croit et qu'on le dit. »

» De nouvelles méthodes de solfège donnent des résultats remarquables et rapides; elles préparent tout un public d'excellents auditeurs, à l'oreille très sûre, et qui comprendront mieux la musique que ceux qui n'auront reçu qu'une éducation instrumentale. Mieux vaut former un bon public que de médiocres amateurs. C'est le but qu'on atteint aujourd'hui. »

Partageons l'optimisme de M. Paul Dukas.

AU CONSERVATOIRE

EXERCICES DES ÉLÈVES (CLASSE D'ENSEMBLE INSTRUMENTAL)

C'est encore dans la salle de l'ancien Conservatoire qu'a lieu cette séance annuelle, sous la direction du professeur M. Vincent d'Indy. On ne saurait trop le louer (et même le remercier, puisque nous y étions conviés) d'avoir choisi pour ce thème d'études la grande *Symphonie en ut* de Schubert. Cette œuvre si variée, si pittoresque, si pleine de choses, et qui peut mettre en valeur tant d'instruments dans leur plus savoureuse sonorité, est si rarement exécutée à Paris — jamais pour ainsi dire — qu'on la connaît à peine. C'est la dernière de Schubert, celle qui a été découverte par Schumann et exécutée sous la direction de Mendelssohn. Elle a cent ans cette année... Mais, j'imagine que la Société des Concerts se fera un honneur de nous la rendre, à l'occasion du centenaire et de l'œuvre et de la mort de son jeune auteur?

L'exécution des élèves de M. d'Indy a surtout des qualités de précision : on ne peut guère leur demander davantage, et c'est le point de départ. Elle a d'ailleurs de l'entrain une réelle émulation. Nous l'avons constaté encore pour l'Ouverture et la première scène d'*Iphigénie en Tauride* et pour l'Ouverture des *Maîtres Chanteurs*. Cette dernière œuvre, toutefois, dépassa un peu des forces aussi peu expérimentées. L'exactitude de lecture, vraiment, n'y suffit pas; mais pour se rendre compte de ce qu'il manquait à l'exécution, il eût fallu que ces jeunes artistes pussent s'entendre jouer de loin, comme nous les entendions. Dans une explosion de rythmes aussi puissante, il faut que tout s'entende, et tel élément sonore restait comme inexistant dans l'ensemble... La jeune artiste qui fut l'Iphigénie de Gluck, possède une voix vibrante, éclatante, qui a bien de l'étoffe, qu'il lui faut encore arrondir pour lui donner du moelleux, mais quelles promesses!

H. DE C.

ÉCHOS ET NOUVELLES

A l'Opéra :

M. Henri Lauth vient d'être nommé, à la suite d'un concours, chef de chant.

Les représentations de l'Opéra de Vienne à l'Académie nationale de musique auront lieu aux dates suivantes : le 6 mai, *Fidelio*; le 8 mai, *Don Juan*; le 10 mai, *les Noces de Figaro*; le 12 mai, *la Tosca*; le 13 mai, en matinée, *la Servante maîtresse* et *l'Enlèvement au Sérail*, puis, en soirée, *Tristan et Yseult*; le 15 mai, *le Chevalier à la Rose*; le 17 mai, *la Valkyrie*.

Une reprise des *Huguenots* est actuellement envisagée par M. Rouché.

— Au Conservatoire :

En l'absence de M. Sizes, professeur de déclamation lyrique, en congé, M. Jean Bourbon a été chargé de faire l'intérim de sa classe.

— En l'église métropolitaine Notre-Dame le jeudi 22 mars, à 15 heures, sous la présidence de S. Em. le cardinal Dubois, aura lieu l'exécution du *Te Deum* d'Anton Bruckner, le grand compositeur autrichien dont on vient de donner à Paris la célèbre *Messe en fa mineur*. Cette exécution comprendra 300 exécutants réunissant l'orchestre des Concerts-Colonne aux chœurs des Concerts-Colonne et à la Chorale Amicitia, sous la direction de M. Nilius, directeur de l'orchestre symphonique de Vienne.

— La Société J. S. Bach, sous la direction de M. Gustave Bret, donnera le 22 mars, à la salle Gaveau, les *Concertos* pour trois et quatre pianos et orchestre avec M^{lles} L. Descaves, G. Leroux, H. Pignari, L. Schavelson, et des *Cantates profanes* chantées par M^{lle} Malnory-Marseillac.

— Le Théâtre Beriza annonce, comme devant avoir lieu du 9 au 25 mai prochain, trois représentations de chacun des spectacles suivants : 1^o Deux *Cantates profanes* de Bach adaptées à la scène et *Angélique* de Jacques Ibert; 2^o *Le Jeu de Robin et de Marion* d'Adam de la Halle, *le Marchand de Regrets* de C. P. Simon et *Angélique*; 3^o *l'Éventail* de Dedieu Peters et *Angélique*. Pour un, pour deux ou pour la totalité de ces spectacles, on peut, dès à présent, souscrire un abonnement en s'adressant, à cet effet, à M^{me} Cécile Sartoris, 60, rue Boissière, à Paris (16^e).

— A sa dernière séance, la Société française de musicologie a entendu une communication du docteur Lassègue sur les *Éléments de la musique en Haïti*; une communication de l'abbé Mathias sur le *Canticum eucharisticum* composé par Brossard en 1697; puis une histoire de la *Carrière versaillaise de la Lande*, promoteur de l'école du motet classique français, présentée par M. André Tessier.

— M. Jacques Deval assumera désormais les fonctions de critique dramatique à la *Revue des Deux Mondes*.

— La clarinette en métal vient d'acquiescer droit de cité dans nos orchestres symphoniques. C'est, en effet, avec une clarinette en métal qu'aux Concerts-Lamoureux fut exécuté, dimanche dernier, le *Concerto* de Mozart, avec une pureté de son et un velouté de timbre qui ont frappé tous les musiciens présents.

— Il paraît qu'en Italie aucun concert ne sera désormais autorisé si la moitié au moins du programme n'est pas consacrée à des partitions nationales. Nos chefs-d'orchestre ne feraient-ils pas bien de s'inspirer de cette décision, et dans la composition de leurs programmes, d'accorder à la musique française la place qui devrait équitablement lui revenir?

Si nous regardons, en effet, le programme de nos grands concerts, pour ne prendre que ceux-là, nous voyons : Société des Concerts, uniquement de la musique russe; Concerts-Pasdeloup, Festival de musique russe; Concerts Poulet : Festival Wagner, Liszt, etc., etc.

JACQUES HEUGEL, directeur-gérant

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS — André Lorilleux.